

LES ACACIAS et STUDIOCANAL présentent



Italie - France / 1968 / 1h46 / Eastmancolor / 1.85 / mono

AU CINÉMA LE 30 MARS 2022

Distribution

Les Acacias

Tél. 01 56 69 29 30

acaciasfilms@orange.fr

Presse

Michel Burstein

Tél. : 06 07 555 888

bossanovapr@free.fr

DOSSIER DE PRESSE ET PHOTOS TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.ACACIASFILMS.COM

Synopsis

Utah, 1898. Affamés par un hiver glacial, paysans et bûcherons descendent des forêts et pillent les villages. Les chasseurs de prime, menés par le cruel Tigrero, les massacrent sans vergogne. Solitaire, Silence arrive en ville, bientôt engagé par Pauline pour venger son mari assassiné.

Après avoir plongé l'Ouest américain dans une boue grisâtre (*Django*, 1966), Sergio Corbucci opte pour des paysages enneigés et silencieux, qui prolongent aussi bien le handicap de son personnage central Silenzio que l'attitude des autorités devant l'horreur légale perpétrée par Tigrero et sa bande. Tourné dans les Dolomites, *Le Grand Silence* débute par l'arrivée d'un étranger qui déraille sec une bande de chasseurs de prime. Le flingueur de pouces, comme l'appelleront ses tortionnaires, est muet, égorgé par les assassins de ses parents il y a des lustres. D'autres le surnomment Silenzio, « car après son passage, il ne reste plus que le silence et la mort ». Film sauvage et hyper violent, d'une beauté à couper le souffle, *Le Grand Silence* ne donne pas dans la dentelle et constitue l'un des trois ou quatre chefs-d'œuvre du western italien avec *Il était un fois dans l'Ouest* et *Le dernier face-à-face* de Sergio Sollima. Corbucci, cinéaste anarchiste qui se servit du genre le plus populaire de l'époque pour tourner des fables sociales féroces (ici l'épisode de la Johnson County War), prend ici le contrepied du western caniculaire et signe l'un des films les plus audacieux et nihilistes du genre. Un classique.

Jean-Baptiste Thoret



LE GRAND SILENCE vu par... ALEX COX

Le Grand Silence est le western le plus tendu et implacable de Corbucci ; son meilleur et son plus sombre. Il a été tourné dans son style personnel nerveux, avec le montage effréné et les zooms par à-coups devenus sa marque de fabrique, et ses gros plans au téléobjectif paraissent souvent flous. Pourtant, c'est un film incroyablement beau. Corbucci ne s'est jamais particulièrement intéressé aux déserts d'Almeria ; c'est ici, dans les Dolomites, qu'il a trouvé sa Monument Valley. On découvre de saisissantes scènes de chevauchées dans la neige, et des éclairages intérieurs splendides - surtout durant les sombres scènes de la fin. De nombreux plans sont filtrés à travers de la fumée, des chutes de neige ou des fenêtres. Le film ressemble parfois à un bateau dans une bouteille ou à une boule à neige - de belles métaphores pour son monde cruel et bouché. Le chef-op' du film était Silvio Ippoliti, dont le travail sur *Navajo Joe* avait été médiocre. Une alchimie unique fut mise en œuvre pour rendre *Le Grand Silence* si singulier, et pour que la stratégie consistant à filmer à travers les objets fonctionne enfin : cette alchimie se fondait sur un script resserré de Corbucci et de ses collègues, et sur le refus du réalisateur de s'en écarter.

On ne trouve ici nulle intrigue secondaire, pas plus que le moindre personnage « pittoresque ». Le shérif (Frank Wolff) et Regina (Marisa Merlini) sont supportables car ils font preuve d'humour noir et de sens moral. La version doublée en anglais suggère que les « bandits » menés par Walter (Spartaco Conversi) sont des parias religieux ; dans la première scène, il affirme : « Le nouveau gouverneur va déclarer une amnistie. Et on pourra penser ce qu'on voudra ». Tigrero, dans la version en anglais, demande alors : « Et si l'un d'entre eux s'était rendu au tribunal et avait été acquitté ? Ils utiliseraient alors tous les tribunaux pour répandre... comment vous appelez votre truc, là ?! » Rien de tout cela n'apparaît dans la version italienne. Peut-être faut-il y voir la patte de Lewis Ciannelli, voulant faire croire que ces hors-la-loi de l'Utah étaient des mormons. Si tel est le cas, Corbucci préféra ignorer cet aspect religieux. Avec lui, *Le Grand Silence* fournit une vision ultime de la quintessence de l'Ouest capitaliste et de sa perversité. Seul le film de Robert Altman, *John McCabe (McCabe & Mrs Miller, 1971)*, réussit à dépeindre une telle corruption. Les deux films montrent des communautés prisonnières de la neige ; et tous deux se révèlent aussi ironiques que pessimistes. Policutt espère que le shérif Burnett s'en remettra à lui, car il n'est pas seulement banquier et commerçant, mais aussi juge de paix.

Pourtant, Burnett n'a jamais entendu parler de lui. Ici, on ne trouve pas d'idéologues confédérés collectant des millions pour ressusciter le Sud, pas de trains transportant un million de dollars en or. À la place, il n'y a qu'une petite bourgade, mesquine et enneigée - dirigée par un escroc amer, qui cherche désespérément à exterminer les gens qu'il a appauvris.

Sur cet horizon sordide, fermé et glacial, Silence et Tigrero ressemblent à des êtres d'un autre ordre. Silence apparaît comme un ange, à chaque fois qu'on a besoin de lui. Il ne tue que les chasseurs de primes, ne sort son arme qu'en cas de légitime défense. Mais il est tout de même payé, en or, en chevaux ou en gratifications sexuelles. Comme le fait remarquer un autre shérif : « C'est une bonne stratégie pour tuer quelqu'un. La loi ne trouve rien à y redire. »

Tigrero, lui, ressemble davantage à un démon qu'à un être de lumière. Pourtant, en quoi sont-ils si différents l'un de l'autre ? Tigrero tue pour de l'argent ; mais Silence aussi. Et il se révèle maître de lui-même ; contrairement aux hors-la-loi demeurés qui l'entourent, il n'a aucune intention de se laisser entraîner dans un duel « à la loyale ». C'est un type à l'allure chétive, plus petit que Silence, mais étonnamment costaud. En combat à mains nues, ce « petit tigre » manque de peu d'anéantir son adversaire. Et Silence a beau être le champion des veuves et des mères endeuillées, il ne se montre pas non plus franchement fair-play : il fonctionne selon ses propres règles, dans le monde sans états d'âme de Corbucci. En tant que tueurs, Silence et Tigrero semblent de force égale. Mais quand Silence abandonne les cyniques règles qui les gouvernent l'un comme l'autre, pour devenir un impossible héros, il se voit condamné à mourir.

Les comportements héroïques fonctionnaient encore pour *Django* ou *Le justicier du Minnesota*, qui survivaient tous les deux. Mais plus maintenant. La veuve de Corbucci, Nori, expliqua à Katsumi Ishikuma que son mari

avait encore à l'esprit les meurtres de Che Guevara et de Malcolm X, lorsqu'il réalisa *Le Grand Silence*. Malcolm X avait été assassiné le 21 février 1965 ; le Che, capturé et tué le 8 octobre 1967. Pour tout militant ou révolutionnaire, ces deux morts constituaient une nouvelle terrible : celle qu'on ne pouvait affronter les puissants et les tenants du pouvoir que pour un court moment, avant qu'ils ne vous écrasent. Quelles que soient les règles selon lesquelles vous jouez, vous finirez par perdre. Ce qui est le plus merveilleux dans *Le Grand Silence* - plus encore que son impeccable scénario ou ses superbes images - c'est la façon dont les deux principaux interprètes nous communiquent ce sentiment. Tigrero (« Loco » dans la version anglaise, même s'il n'a rien de fou) est le meilleur rôle de Klaus Kinski dans un western. Poli, patient, riant toujours sous cape de l'absurdité du monde, il sort son carnet, humecte son crayon et tient précisément le compte de ses victimes. Sa performance d'acteur en impose - tout comme celle de Jean-Louis Trintignant, auquel revient le rôle le plus complexe. Mu-tique, Trintignant doit tout transmettre par ses gestes ou son expression. Beaucoup d'acteurs - Terence Hill, John Phillip Law, Franco Nero - auraient eu l'air de marionnettes dans ce rôle. Trintignant déclarerait plus tard que Silence était « son rôle préféré ». Il l'interprète à la perfection, traduisant formidablement le dilemme moral de son personnage et son sens du sacrifice.

Le pessimisme du *Grand Silence* émergea au cours d'une décennie où de jeunes figures politiques rassembleuses se retrouvaient régulièrement assassinées par des tireurs cachés « agissant seuls ». Quoique Corbucci s'en trouvât affecté, il déclara mépriser la résignation de son héros : « C'était logique que Kinski gagne », affirma-t-il lors d'une conversation avec Duccio Tessari, sur la RAI. « Il est plus courageux, il vise mieux, il sait garder son sang-froid. » Mais cette affirmation ne me paraît pas très sincère : Tigrero n'est pas plus courageux, ni valeureux que Silence. C'est un tricheur, un menteur, et ses sbires tirent sur le héros à travers la fenêtre du saloon, dans une vile et lâche embuscade. C'est la bassesse morale de Tigrero et de ses semblables, face à la dignité et à la placidité de Silence, qui rendent la fin si choquante ; et font du *Grand Silence* un immense film. Le message du *Grand Silence*, que Corbucci faisait mine d'ignorer dans le talk-show de la RAI, est que parfois, même si vous savez que vous allez échouer, vous faites quand même ce qu'il faut faire. Le théâtre classique traita souvent de la tragédie, mais le cinéma, dans son ensemble, très peu. Le cinéma représente la première forme d'art détenue à 100 % par le capitalisme, et celui-ci n'a que faire des idées de sacrifice, de renoncement ou de perte ; il s'agit de s'étendre, de gagner et d'écraser ses adversaires. Même le christianisme, malgré la passion et les souffrances qui le traversent, n'implique pas un sacrifice aussi total que celui décrit par Corbucci: Jésus meurt, mais renaît en quelques jours, puis va s'asseoir à la droite de son Père pour l'éternité. Silence, lui, fait face à la mort sans rien attendre. D'ailleurs, il n'obtiendra rien. C'est un sacrifice d'athée - sans égard pour les conséquences, sans l'espoir d'une récompense. Comme Corbucci l'a si bien vu, en 1967, c'était le sacrifice du Che - assassiné juste avant le début du tournage. Ou celui de Malcolm X.

Ces deux hommes étaient entrés dans la fosse aux lions en sachant qu'ils allaient probablement y laisser leur peau, qu'ils ne verraient jamais leurs rêves se réaliser ; mais ils l'avaient fait quand même, parce que c'était ce qui leur semblait juste. *Le Grand Silence* dépeint la noblesse et l'héroïsme d'un ordre spirituel supérieur. Bien sûr, Silence se fait tuer. Il perd la partie. Et ce faisant, il devient le plus sublime des personnages de westerns depuis *L'Homme des vallées perdues*.

Car, toutes choses égales par ailleurs, dans n'importe quel autre film, Silence aurait pu tuer Tigrero et ses hommes. Mais sa liaison avec Pauline, qui l'oppose à Policutt (ce dernier lui coinçant la main dans un brasero), fait de lui un authentique héros et scelle son destin.

L'implacable scénario du film a permis de faire ressortir le meilleur de chacun des membres de son équipe. La partition de Morricone est l'une de ses plus belles : délicate, sobre, touchante, très différente de ses autres œuvres pour des westerns. Les interprétations de Vonetta McGee dans le rôle de Pauline, de Luigi Pistilli dans celui de Policutt et de Mario Brega dans celui de Martin sont toutes excellentes. Et les costumes - d'Enrico Job- paraissent tout à fait inattendus, dénotant une nette influence hippie à travers de nombreux châles, vestes en cuir ou manteaux de fourrure descendant jusqu'aux chevilles.

Le Grand Silence présente trois puissants personnages féminins: la mère de Miguel, qui passe un contrat avec Silence pour venger son fils, Pauline, et Regina. Quoiqu'elles ne se battent pas dans la boue, ce sont de pures femmes « à la Corbucci » : toutes trois cherchent à rendre justice par les armes ; et deux d'entre elles meurent un revolver à la main.



Les rares traits d'humour du film font mouche - en particulier, lors de la séquence où Silence provoque le collègue de Tigrero, Charley, en laissant ouverte la porte du bar et en laissant le vent souffler à l'intérieur. Charley (Bruno Corazzari) est alors occupé à déchiqeter un poulet, tout en expliquant à qui veut bien l'entendre que : « J'ai beau continuer à manger, encore et encore, je n'ai pas l'impression d'aller mieux ». Quelques secondes plus tard, il remarque le courant d'air, saisit son pistolet et se fait descendre. Le sang s'infiltré à travers le plancher du bar, comme dans la neige. Compte tenu de ses aspects les plus vendeurs - la violence, l'action, le sarcasme- et de sa distribution de haut vol, *Le Grand Silence* aurait dû permettre à Corbucci de percer définitivement, et lui valoir une réputation internationale - comme *Django*, s'il n'était pas passé sous les fourches caudines de la censure.

Mais *Le Grand Silence* n'a pas marché. Il faudra attendre trente ans avant qu'il ne réapparaisse, sur le marché de la vidéo, en Angleterre ou aux États-Unis. Cette fois-ci, ce ne serait pas la censure qui causerait sa perte - mais un studio américain.

En effet, la 20th Century Fox s'intéressait au *Grand Silence*. Ce qui aurait pu être une bonne nouvelle. Les liens de Vincenzoni avec UA avait permis à une demi-douzaine de westerns italiens, parmi lesquels ceux de Leone, de pénétrer le marché américain. Théoriquement, la participation d'un studio garantit une distribution aux États-Unis et des ventes à l'étranger plus lucratives.

En réalité, il n'en est pas toujours ainsi. En l'occurrence, le directeur du studio, Daryl F. Zanuck, prit *Le Grand Silence* en grippe : selon Corbucci, il aurait même avalé sa cigarette en découvrant le film. Zanuck souhaitait une fin alternative pour certaines régions du monde, où sa conclusion pessimiste « ne prendrait pas ». Corbucci, toujours aussi cynique et efficace, en avait déjà tourné une: le shérif arrive en ville au grand galop pour sauver Silence et les fermiers, Pauline se mêle à la fusillade, et Silence tire sur Tigrero dans le saloon, où il se présente avec un gant en métal apparemment arraché à une armure. Il est ainsi capable de dévier les balles et d'utiliser sa main brûlée. D'où venait ce gant ? Aucune armure n'apparaît dans le film. S'agit-il d'une référence à *Pour une poignée de dollars*, où les Rojo s'amuse à tirer sur une armure et où Joe porte un plastron pare-balles en métal ? Manifestement, Corbucci se fichait de cette fin alternative. Les Américains n'avaient-ils pas remonté *Le Justicier du Minnesota* pour faire croire que Clay était mort ? Ils allaient sûrement préférer un Silence infiniment plus sombre, plus fort, plus profond... n'est-ce pas ?

Clint Eastwood se trouvait en Italie en 1967, pour la promotion de la trilogie du Dollar. Il paraît donc assez probable qu'il y ait vu *Le Grand Silence*, à sa sortie en décembre. Les studios américains semblaient en tout cas le penser. En 1973, alors que je travaillais à Paris, je suis allé voir le distributeur du *Grand Silence*. Cette société avait des liens avec la 20th Century Fox. J'ai demandé à son directeur s'il pensait que le film serait un jour projeté en Grande-Bretagne ou aux États-Unis. Il m'a répondu que le studio envisageait d'en faire un remake en anglais, avec Clint Eastwood. C'est pour cette raison - et non à cause de la censure - que le chef-d'œuvre de Corbucci avait été laissé de côté.

Eastwood voulait-il vraiment tourner un remake du *Grand Silence* ? Est-ce pour cette raison que la Fox s'en mêla, afin de garantir la mainmise de son étoile montante ? Possible. Mais le studio ne fit jamais ce remake. Il produisit à la place un western similaire, perdu dans la neige, intitulé *Joe Kidd* (1972), dont le héros - interprété par Clint Eastwood - exhibe un pistolet automatique Mauser Bolo, identique à celui de Jean-Louis Trintignant. Mais devant le flop réalisé par *Joe Kidd*, la pression au sein du studio ne dut pas manquer pour faire définitivement oublier le film de Corbucci.

Le Grand Silence étant probablement le meilleur de tous les westerns italiens, c'est tout de même regrettable - d'autant que Corbucci y avait donné le meilleur de lui-même, en incluant non seulement une fin très noire, mais aussi une scène d'amour entre Trintignant et McGee. En parlant du film, quelques années plus tard, Corbucci évoquerait Luis Buñuel :

«Je m'oppose à toute fin heureuse. Souvenez-vous de la fin du *Grand Silence* ! [...] Les gens ne vont pas au cinéma pour voir des scènes d'amour. Buñuel avait raison lorsqu'il disait que le truc le plus gênant pour un cinéaste, c'est de pointer sa caméra sur un couple qui s'embrasse. Rien n'est plus banal qu'un baiser. En général, on ne peut pas avoir de scènes d'amour dans des films d'action - même si, dans *Le Grand Silence*, j'en ai tourné une très belle, entre une femme noire et un muet. Il y avait là quelque chose de très beau et morbide. C'est la seule scène d'amour que j'aie jamais incluse dans un film de ce genre, où les femmes sont généralement d'étranges personnages.»

Il semble que Corbucci était fier du *Grand Silence*. Il avait toutes les raisons de l'être. C'est une grande œuvre, un grand western italien, un grand western tout court, un classique du cinéma transgressif. Y a-t-il des films qui se terminent de manière aussi sombre que celui-ci, qui fait que même *Une minute pour prier, une seconde pour mourir* paraît bon enfant ? *Le Grand Silence* est une œuvre d'art unique : il aurait dû confirmer la réputation de Corbucci et le mettre sur un pied d'égalité avec Sergio Leone.

Mais personne ne le vit. Sa date de sortie italienne - Noël 1967 - n'a pas aidé : un film qui sort à Noël, c'est en général un film dont le distributeur veut se débarrasser. *Le Grand Silence* se planta en Italie, marcha un peu mieux en France, et très bien en Allemagne. Mais hormis cela... rien... La 20th Century Fox s'assit tout simplement dessus, promouvant à la place sa pâle imitation, *Joe Kidd*. Alors que des films moins ambitieux de Corbucci, comme *Le Justicier du Minnesota* et *Johnny Oro*, avaient été projetés aux États-Unis, *Le Grand Silence* y resterait invisible. Corbucci avait fait un film formidable - un deuxième, meilleur encore que *Django*. Une fois de plus, il fut ignoré. Est-ce pour cela que, par la suite, le réalisateur se montra si cynique, si méprisant à l'égard de son propre travail ; est-ce pour cette raison que, dans les années 1970, il semblait fatigué, enchaînant des longs-métrages sans relief ? Corbucci s'était efforcé d'être original, d'essayer des choses radicalement nouvelles. Il y avait réussi, et de façon remarquable. Mais on tira un trait sur ses deux meilleurs westerns, pour des raisons navrantes, alors que ses films les plus médiocres se voyaient largement diffusés

extrait du livre d'Alex Cox
10 000 façons de mourir - point de vue d'un cinéaste sur le western italien
éditions Carlotta Films, 2021.

SERGIO CORBUCCI (1926 - 1990)



Diplômé de sciences économiques, journaliste, il débute dans le cinéma comme assistant de Roberto Rossellini et réalise son premier long-métrage en 1951. Son abondante carrière, plus d'une soixantaine de films, se partage entre mélodrames, péplums (*Romulus et Remus*, 1961), comédies (sept films avec Totò), policiers (*Giallo napoletano* (*Mélodie meurtrière*, 1979)). Mais c'est surtout dans le western spaghetti que Corbucci a laissé l'empreinte la plus forte grâce à des films comme *Django* (1966), *Le Grand Silence* (1968) et quelques aventures du célèbre tandem Terence Hill et Bud Spencer. Avec Sergio Leone et Sergio Sollima, Corbucci est l'un des «trois Sergio» qui ont durablement marqué le genre.

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Sergio Corbucci
Scénario	Vittoriano Petrilli, Mario Amendola Bruno Corbucci, Sergio Corbucci
Photographie	Silvano Ippoliti
Décors	Riccardo Domenici
Costumes	Enrico Job
Montage	Amedeo Salfa
Musique	Ennio Morricone
Production	Adelphia Compagnia Cinematografica Les Films Corona

FICHE ARTISTIQUE

Silence	Jean-Louis Trintignant
Tigrero	Klaus Kinski
le shérif Corbett	Frank Wolff
Pauline	Vonetta McGee
Pollicut	Luigi Pistilli
Martin	Mario Brega
le gouverneur	Carlo D'Angelo
Regina	Marisa Merlini



Distribution **Les Acacias** pour **Studiocanal**
www.acaciasfilms.com
www.facebook.com/AcaciasDistribution/